

Winham, Gilbert R. (éd.) *New Issues in International Crisis Management*, Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « New Approaches to Peace and Security », 1988, 268 p.

Erik Solem

Volume 21, Number 1, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702644ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702644ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Solem, E. (1990). Review of [Winham, Gilbert R. (éd.) *New Issues in International Crisis Management*, Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « New Approaches to Peace and Security », 1988, 268 p.] *Études internationales*, 21(1), 201–202. <https://doi.org/10.7202/702644ar>

WINHAM, Gilbert R. (éd.) *New Issues in International Crisis Management*, Boulder Coll., Westview Press, Coll. « *New Approaches to Peace and Security* », 1988, 268p.

Y a-t-il une crise dans la crise de la gestion? Si oui, en quoi consiste-t-elle? C'est le sujet abordé dans *New Issues in International Crisis Management* dans lequel les auteurs penchent pour le oui. Selon eux, le consensus se généralise qui veut que si un conflit nucléaire éclatait, il serait dû à une aggravation incontrôlée de la crise. Un thème commun se dégage du volume: la crainte « d'une perte de contrôle » en situation de crise et l'inaptitude à réduire la violence dans les conflits. Le volume insiste aussi sur le fait que la crise de la gestion elle-même est mal comprise, mal utilisée et que, par conséquent, elle a besoin d'un regain d'intérêt et de renouveau.

La deuxième proposition me fascine davantage et exige donc un examen plus minutieux. La possibilité d'une guerre nucléaire totale, par accident ou par perte de contrôle ouvre la voie à la spéculation et est digne de fiction – thème qui a été souvent exploité d'ailleurs.

Une guerre nucléaire totale entre les deux superpuissances (s'il n'y en a que deux), me semble quelque chose d'improbable. Car, enfin, pour quantité de raisons qui dépassent les cadres de cet article, une guerre de cette ampleur est peu probable dans un avenir prévisible. Cela ne veut pas dire, bien sûr, qu'une telle éventualité ne puisse pas se produire, ou qu'elle soit complètement écartée. Il faut, au contraire, envisager toutes les options possibles. La probabilité est cependant bien faible et ne devrait pas voiler l'émergence éventuelle et même probable d'une foule d'autres difficultés dont les moindres ne sont pas les problèmes environnementaux et les chan-

gements climatiques. Ce qui suppose des implications indirectes et également directes sur la sécurité et la défense, bien que les conséquences liées à l'environnement et au climat soient d'abord d'ordre socio-économique et écologique.

Au sujet du nucléaire, sujet principal du volume, je suis d'avis que la motivation et les causes qui en sous-tendent la prolifération se fondent souvent sur des stratégies qui peuvent en fait différer qualitativement de la façon de voir à l'occidentale. Il s'ensuit qu'à l'avenir l'on préviendra la prolifération des armes nucléaires sur les terrains politique, institutionnel et économique, principalement.

L'histoire nous apprend une leçon. La technologie progresse que cela plaise ou non. Il vaut mieux par conséquent essayer de la maîtriser que de la supprimer. Les 40 ans de progrès technologique et scientifique du nucléaire sont là pour démontrer qu'il peut servir à la paix autant qu'à la guerre. Nous devons nous servir de cette connaissance pour permettre aux organismes engagés dans le contrôle et la réglementation de développer une sophistication et une capacité technique pour affronter l'introduction de nouveaux systèmes (en particulier les centrales d'énergie nucléaire). Un code de conduite de même qu'un plan de contrôle et de réglementation détaillé et sûr devrait être mis en place pour prévenir les crises. C'est de ce type de questions que devrait traiter la crise de la gestion.

On peut douter qu'en cas de crise un contrôle total soit possible, comme le soulignent, par exemple, Joe Nye et Bill Ury, mais on peut difficilement s'imaginer ce qui pourrait se passer en cas de guerre nucléaire. On a également songé à un accident nucléaire susceptible de dégénérer en guerre. La conclusion du texte de Nye et Ury, « *Avoiding Nuclear War Project* » est que les risques d'un engagement nucléaire

provoqué par accident sont moins grands aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a une vingtaine d'années.

*New Issues in International Crisis Management* est un abrégé complet et précieux des processus de contrôle et de désescalade qui s'engageraient en situation de crise. Études de cas et théorie y sont présentés de façon bien équilibrée par plusieurs spécialistes de la question et de questions qui s'y rattachent. Citons l'article initial de James Richardson « Critical Appraisal » et le résumé par Gilbert Winham.

La seule critique que je puisse me permettre, si cela en est une, c'est que la question de l'avenir n'a pas été bien explorée dans ce volume. Les propos de William Zartman dans « Alternative Attempts of Crisis Management » sont révélateurs. S'il est vrai qu'en 1962, selon Robert McNamara, la stratégie a été dépassée par la crise alors que vingt ans plus tard il y a des doutes sérieux quant à la capacité de la diplomatie moderne d'affronter les crises, une synthèse (peut-être un croisement) est souhaitable. Quelles actions diplomatiques la science et la technologie enseignent-elles pour parer aux crises imminentes? Ou la « crise de la gestion » telle que la diplomatie l'a fait évoluer est-elle devenue obsolète? Quels sont alors les enseignements à en tirer pour l'avenir? Une foule de questions qui s'y rapportent auraient dû être traitées et, à mon avis, ce sont les ferments qui incitent à prolonger le travail.

Il apparaît clairement que la diplomatie a, jusqu'à maintenant, laissé de côté les techniques, méthodes et technologies d'anticipation et de prévention des crises. Nos pratiques diplomatiques n'ont pas fait utilisation de l'assistance disponible. Pourquoi? J'ai à l'esprit une liste complète de méthodes modernes telles que les systèmes

experts et autres moyens fournis par l'intelligence artificielle.

La question va en réalité plus loin si on l'examine sous l'angle de la prévention. Pour une raison que l'on ne peut expliquer, la planification qui est – ou devrait être explicite – dans une crise de la gestion, est fréquemment (ou même volontairement) confondue avec une « planification élaborée » et, conséquemment, mise de côté. C'est, en essence, le fond du problème.

Que peut-on faire alors pour résoudre les questions qui se posent? Voilà où le volume eût pu oser davantage. D'autres ouvrages pourront prendre la relève et s'engager dans cette direction.

Les hypothèses et implications de la crise de la gestion devront être définies plus clairement dans le contexte du rôle de la planification. Celle-ci est une forme d'assistance dans la prise de décision, elle n'en est pas un substitut.

Si on comprend que, dans une situation de changement permanent, c'est le cadre conceptuel lui-même qui change, la tâche de la planification sera probablement plus facile à affronter.

Erik SOLEM

*Ministère de la Défense nationale*  
ORAE, Ottawa

## CANADA

DIEBOLD, William Jr. (Ed.). *Bilateralism, Multilateralism and Canada in U.S. Trade Policy*. Cambridge (MA), Ballinger Publishing Co., Coll. « A Council on Foreign Relations Book », 1988, 224p.

Cet ouvrage est issu d'un groupe d'étude formé par le *Council on Foreign Rela-*